

La Mennais Études

Se recevoir de Dieu

Frère Josu Olabarrieta
Avril 2012

Avant-propos

Dans la ligne de la série de fascicules, parus sous le nom "Etudes mennaisiennes", qui ont donné lieu à des recherches historiques sur le temps de la fondation de notre Institut, ce premier cahier ouvre une nouvelle revue mennaisienne : "La Mennais Etudes". Le Frère Josu Olabarrieta, directeur de cette revue, quitte cependant le terrain purement historique des parutions précédentes pour s'intéresser plus directement à ce qui nourrit le Charisme mennaisien aujourd'hui. Ces publications, qui seront systématiquement traduites dans les trois principales langues de la Congrégation, proposeront aux Laïcs et aux Frères de la Famille mennaisienne des contenus de formation dans les domaines de la spiritualité et de la pédagogie mennaisiennes. Elles offriront ainsi, comme le souhaite le Chapitre général de 2012, des documents ressources pour la Formation initiale et permanente des uns et des autres.

S'appuyant aussi bien sur le témoignage de vie de Jean-Marie de la Mennais que sur ses écrits, l'intention de cette nouvelle revue est de nous inviter à entrer dans l'esprit de notre fondateur. Elle offrira au lecteur, quel que soit son état de vie, sa profession ou son âge, des matériaux pour suivre Jean-Marie de la Mennais dans son écoute de l'Esprit de Dieu et son souci de servir humblement et généreusement ses frères, surtout les plus petits d'entre eux. Elle nous introduira dans ses pensées et dans son cœur, comme un chemin sûr pour suivre le Christ. Elle cherchera à mettre en évidence, dans l'expérience vécue de notre fondateur, tout ce qui, aujourd'hui encore, nourrit l'âme et donne sens à la vie.

La Parole de Dieu sera en bonne place, comme il se doit pour un tel projet. Mais, tout au long de ces pages, Frère Josu donnera aussi la parole, comme il le fait déjà dans ce premier numéro, à des auteurs spirituels

mais encore à des Laïcs ou des Frères dont les témoignages de vie permettront de mieux percevoir l'actualité et la vitalité du Charisme. Ce seront comme des ouvertures qui éclaireront de telle ou telle nuance de couleur et de lumière le tableau présenté et qui renverront au propre vécu du lecteur. Ce seront comme des appels à relire sa propre vie et à saisir comment Dieu parle, agit et nous transforme avec amour.

Ce premier numéro ouvre un chemin. Nous allons le prendre avec l'auteur. Nous suivrons avec lui un itinéraire qui nous fera visiter un paysage intérieur qui, au fil des numéros, nous fera mieux saisir ce qu'est être "mennaisien". Nous nous y reconnaitrons. Peut-être aussi serons-nous invités, parfois, à quitter les sentiers battus pour nous laisser entraîner sur des chemins nouveaux. Car, comme l'écrit l'auteur, "la spiritualité n'est rien d'autre que la vie qui respire, la vie inspirée et emportée par le souffle, la brise ou l'ouragan". Et lorsque l'Esprit prend les choses en main, il est comme le vent dont on ne sait ni d'où il vient, ni où il va.

Nous sommes donc conviés à nous laisser guider. C'est, comme l'évoque ce premier numéro, l'attitude fondamentale à laquelle nous appelle la fréquentation de Jean-Marie de la Mennais : se recevoir de Dieu pour le laisser nous façonner à son image.

Merci au Frère Josu de nous introduire dans le secret de vie de Jean-Marie de la Mennais et de nous le faire goûter. Nous espérons prendre avec lui ce chemin et ainsi continuer de nous tourner vers ce que l'avenir nous réserve d'ouvertures neuves et fécondes.

Frère Yannick Houssay, s. g.

Personne ne met en question le fait que la vie de Jean-Marie de La Mennais soit une vie pleinement “spirituelle”, au sens le plus profond et le plus authentique de ce mot. Toute sa vie fut exposée “au vent de l’Esprit”, qui, depuis le commencement, la conduisit par mille voies. Il lui réserva un accueil fait de disponibilité et d’ouverture. A vingt-sept ans, relevant de maladie, il écrivait avec humour : “Je ne perds pas l’espoir de mourir en bonne santé”. Eh bien, alors qu’il y a un siècle et demi, il mettait le cap sur l’éternité, on aurait pu graver sur sa tombe : “Il est mort d’un excès de vie”. En effet, il avait vécu selon Dieu qui l’avait rempli de vie en abondance.

Il nous serait facile de dresser une liste de thèmes de la spiritualité de Jean-Marie. Ils s’intituleraient : “Dieu seul”, “Confiance en la Providence”, “Au service de l’Eglise”, “Humilité”... Il y aurait ample matière à développement.

Cependant, en voulant mettre un ordre de(s) priorité(s), une systématisation dans ce répertoire, nous courons le risque de passer à côté du plus important thème de sa spiritualité, thème qui est souvent resté implicite, comme c’est le cas en toute spiritualité chrétienne et humaine. C’est à lui que nous consacrons ce cahier. Notre intention n’est pas d’enfiler des citations, d’énumérer des intuitions ou de faire connaître des anecdotes significatives de la vie de Jean-Marie. Nous nous sentons plutôt attirés, appelés et pressés par Quelqu’un, à vivre la plénitude de vie à laquelle tous - comme Jean-Marie - nous sommes invités quotidiennement.

Or le thème de fond qui caractérise ce que Jean-Marie a vécu, celui d’où tout découle et qui constitue son expérience décisive et centrale, c’est d’**“être reçu de Dieu”**. Il a fait l’expérience (du fait) d’avoir une origine. Il a senti qu’il n’avait pas en lui-même la racine et la raison de son être. Il s’est reçu lui-même et a reçu toute sa vie comme le don de Quelqu’un qui en a pris l’initiative. Il a fait l’expérience “de recevoir la vie et de se recevoir en elle.”

Cette expérience originale consiste à reconnaître le fait qu’il nous précède, à reconnaître son initiative et l’anticipation amoureuse qui caractérise sa relation à ma vie. Elle me fait dire avec le psalmiste : "En Toi, toutes mes sources".

1- UNE ATTITUDE FONDAMENTALE : SE LAISSER GUIDER.

Il est impossible de comprendre l'action et les attitudes vitales de Jean-Marie, les grands axes de sa pensée, si nous n'y voyons pas, mystérieusement et fortement présente, l'expérience de se sentir fils. C'est de là que vient sa confiance joyeuse et sûre d'elle-même dans le Dieu prévenant. Étant un fils aimé, il ne pense qu'à accomplir sa volonté en tout. Il ne peut avoir d'autre boussole pour son itinéraire que *Dieu seul*. Se savoir ainsi protégé par les mains grandes ouvertes d'un Père-Mère lui donne le courage d'embrasser la croix et d'accepter avec sérénité tous les Gethsémani de son existence... Jean-Marie, depuis toujours, s'est senti enveloppé de la présence de Quelqu'un qui le précédait. Il se savait choisi par avance.

Ce n'est pas par sa seule volonté d'aimer et de chercher qu'il s'ouvrit à l'Invisible. Dieu ne peut être la réponse à aucune question. S'il en était autrement, il se serait converti à une idole, à un objet, à un concept, à une réponse. Nous savons tous que si Dieu nous est supérieur, l'initiative vient toujours de Lui. Face à Dieu, tous les mystiques le savent bien, la meilleure attitude est celle de la passivité. Nous ne cherchons pas la vérité, c'est la Vérité qui vient à nous.

Précisément, l'une des grandes difficultés que nous avons dans la vie a été exprimée par un auteur comme "épistémologie du chasseur". Elle désigne le fait de sortir avec le fusil de la connaissance, de la raison, avec l'intention d'atteindre l'objet, de l'appréhender.

Or l'expérience de Dieu exige l'attitude inverse : il faut se laisser féconder et surprendre. Il s'agit de se laisser saisir et connaître. Cette expérience, nous la laissons se réaliser en nous-mêmes.

Jean-Marie se savait habité d'avance : son expérience centrale est non pas de regarder, mais d'être regardé ; non pas d'aimer, mais d'être aimé.

En ce sens, Saint Paul disait en parlant de la connaissance de Dieu : "Alors nous connaissons, ou plutôt, nous serons connus par Lui" (Ga 4,9). Jean-Marie s'exprimera de manière semblable:

"M.E.(Mes Enfants), je le répète, il faut que dans cette retraite, *tous* sans exception, *se pénètrent* de cet esprit-là, ou plutôt qu'ils prient le bon Dieu et *qu'ils lui demandent* avec une humilité profonde et une vive ardeur *de les en pénétrer*"¹.

a - Regardés par Lui

Lorsque nous nous approchons de Jésus, comme le firent tous les personnages de l'Évangile, nous remarquons tout-de-suite qu'Il nous regarde; il est expert en regards. L'Évangile dit qu'"il vit Matthieu assis au bureau de l'impôt", qu'"il vit Zachée juché sur le figuier", qu'"il vit Pierre" après le troisième reniement et qu'il vit sa mère et le disciple qu'il aimait au pied de la croix. Le regard de Jésus dévoile les racines de notre vécu et dans le même temps apporte la guérison.

Si nous prenons comme guide le cantique du Magnificat, nous lisons émerveillés : "Mon âme proclame la grandeur du Seigneur, mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur, *parce qu'il a regardé* l'humiliation de son esclave". Marie se sachant ainsi regardée *se réjouit* jusqu'au fond de son être. De cette joie naît, comme d'une source, l'eau vive de sa louange : "*Mon âme exalte le Seigneur...*"

C'est la première chose que l'on apprend du Magnificat si l'on veut vivre "habités" par Lui : que, avant toute chose, ce que nous avons à faire est très simple. Il s'agit "de nous laisser regarder" par Dieu, de nous sentir accueillis et enveloppés de sa tendresse, de son pardon, de son amour inconditionnel, et cela, quoi que nous soyons. Il ne cherche pas à voir en nous nos actions bonnes ou mauvaises, nos erreurs, nos mérites, nos errances ou nos qualités.

"Ainsi, ma fille, soyez en paix, non parce que vous êtes bonne, mais parce que Dieu est bon, parce qu'il est Père"².

¹ S. VII 2295

² A Mlle Jallobert, reproduit dans le Mémorial, 127.1

Ce que le Père regarde en nous, c'est l'image de son Fils et, en Lui, nous sommes "enrichis de toute sorte de dons" (1 Co 1,5), ce que savait bien Jean de la Croix lorsqu'il écrivait :

"... oui, tu peux bien me regarder
après que tu m'aies regardé,
car grâce et beauté
en moi ton regard a laissées".

Paradoxalement ce que nous devons 'faire' c'est de ne rien faire et de ne rien dire, mais d'ouvrir notre cœur à cet amour qui s'incline jusqu'à nous, à nous laisser aimer et regarder, à larguer les amarres et à hisser les voiles, à nous abandonner avec confiance au vent et au courant qui nous portent.

"Ayons donc à l'avenir plus de soin que nous n'en avons eu jusqu'ici de tenir toujours notre âme en quelque sorte entre nos mains, *sous les yeux de Dieu*, afin qu'elle n'agisse que *par son esprit* et par le *mouvement de sa grâce*³

Et ce regard d'inconditionnel accueil demeure toujours enveloppant, au-delà des avatars et des douleurs, au-delà des expériences difficiles et des moments de silence. Parfois les événements semblent nous submerger, parfois la réalité est dure et oppressante, parfois le sens de la vie paraît s'évanouir. Alors, il ne nous reste plus qu'à durer, qu'à avancer dans la pure nudité de la foi, certains que

"S'il vous cache un instant son visage aimable, ses yeux n'en sont pas moins fixés sur vous."⁴

Nous laisser regarder par Dieu chaque matin, accepter qu'il transfigure notre regard pour voir l'histoire, les personnes, les événements de ce regard lucide et pur, qui revitalisera notre mission au milieu des enfants et des jeunes.

³ Sermon "Moyens de conserver les Fruits de la Retraite". T. II, p. 654.

⁴ A Mlle Jallobert, le 4 aout 1815.

Ainsi pourrions-nous vivre la vie spirituellement, puisque la spiritualité n'est rien d'autre que la vie *en esprit*, la vie *qui respire*, la vie inspirée et emportée par le souffle, la brise ou l'ouragan.

La spiritualité consiste à vivre dans l'Esprit qui habite tous les êtres, qui les accompagne et console, qui libère et élargit. Cet esprit nous rend proches et compatissants, nous rend capables de paix et d'harmonie, nous apprend à *regarder* tous les êtres avec attention, respect et étonnement.

"Il nous permet de voir que tout est sacré, de l'admirer et d'y être attentif."⁵

Comme le disent aussi les Indiens *Upanishad*, ce n'est pas l'œil qui voit, mais Lui qui voit dans l'œil ; ce n'est pas l'oreille qui entend, mais Lui qui entend dans l'oreille ; ce n'est pas la pensée qui pense, mais Lui qui pense dans la pensée ; ce ne sont pas les sens qui sentent, mais Lui qui sent dans les sens...

"L'œil que tu vois n'est pas œil
parce que tu le verrais ;
il est œil parce qu'il te voit."

Ou aussi :

"Les yeux vers lesquels tu soupîres,
sache-le bien,
les yeux dans lesquels tu te mires
sont des yeux parce qu'ils te voient."
(A. Machado)

⁵ Cf. Jose Arregi, *Spiritualité pour aujourd'hui*.

Il vient d'avoir son premier petit-fils. Le fait d'être grand-père a été un sommet, une expérience qu'il a cultivée avec amour durant les mois de grossesse de sa belle-fille. Une expérience qu'il a renouvelée, multipliée, approfondie : son expérience de paternité.

Le petit-fils a dû naître un peu avant terme : il a une très petite taille et un faible poids.

"Nous sommes restés une heure à nous regarder", confesse le grand-père, ravi.

"Je le tenais dans mes mains, je pouvais presque le tenir d'une seule main, et nous avons passé une heure, une heure lente, une heure pleine, à nous regarder, à nous admirer l'un l'autre."

Même si à ce moment-là, les bébés ne voient pas, ne perçoivent même pas les contours.

...

Je lis de la peine dans ses yeux, un peu de reproche, aussi, parce que je ne parviens pas à comprendre cette réalité si vive pour lui : celle de se sentir regardé par son petit-fils. "Ce n'est pas le problème du sentir, mais celui du sens".

Je sens la présence de Dieu dans la création. Je me sens *regardé et enveloppé* lorsque je me promène dans la campagne, lorsque je gravis une montagne, lorsque je contemple le cours de l'eau. Devant une fleur, devant l'herbe qui pointe ou l'arbre qui fleurit, je me sens petit, élément de quelque chose de plus grand.

Je me sens *regardé* dans la rencontre avec le frère. D'une manière spéciale aussi dans la rencontre avec les personnes âgées. Ça peut paraître bête, mais lorsque je touche ces visages et ces mains, façonnées par le temps et le travail, ces mains pleines de sillons, ces mains quasi transparentes, je me sens regardé par la grandeur de Dieu, qui se sert de ce qui est humble, petit, humain, pour venir à ma rencontre.

Et dans la rencontre avec le frère, les silences ne m'importent pas. Je les sens habités. Et ce que je sentais en rencontrant la création, je le sens en rencontrant ce "sommet de la création".

b- Aimés de Lui

• *Amour de Dieu* : cette expression implique un changement radical d'accent et de sens. Cette 'conversion intentionnelle' présuppose que Dieu n'est pas un simple objet du désir humain. Ce qui est absolument décisif, c'est l'amour que Dieu porte à l'être humain et lui donne la capacité, en lui dilatant le cœur, de recevoir le possible appel qu'il lui fera.

L'amour de Dieu consiste fondamentalement à se laisser aimer par Lui, à accepter d'être aimé, à accueillir son amour, c'est-à-dire à correspondre à un amour prévenant de Dieu envers nous, un amour suscitant le nôtre pour Lui.

Jean-Marie exprimera avec enthousiasme cette réalité si radicale qui dépasse nos pensées humaines et laisse sans voix (réalité *ineffable*) : Dieu qui se complaît dans son amour pour l'homme ; Dieu qui trouve son repos dans cet amour. D'une manière incompréhensible, c'est Dieu qui recherche l'homme et se réjouit à sa rencontre.

"Requiescet super eos Spiritus Domini. Quelle promesse ! Ce repos de l'Esprit de Dieu sur une âme est ineffable. Qui pourra comprendre et raconter ces secrets de l'amour, ces mystères du ciel ? Une âme bien-aimée de l'Esprit de Dieu !"⁶⁷

De plus, l'être humain est, par grâce, essentiellement 'aimable', digne d'amour et d'attrait pour le regard affectueux de Dieu. Dans le cantique de Lc 2,14, on entend le message des anges qui proclament : "Gloire à Dieu dans les hauteurs, et sur la terre, paix aux hommes qu'il aime..." "Qu'il aime..." Voilà une bonne manière de traduire le mot grec *eudokia* ('belle apparence') qui vient lui-même d'un mot hébreu désignant, dans l'Ancien Testament, le sentiment subjectif de complaisance, d'aspiration, de désir, d'amour, de joie... Ce mot a la même racine que le mot qui désigne l'état amoureux (cf. Gn 34,19).

Cette composante de 'complaisance' dans le mot *eudokia* rend possible cette traduction de l'hymne angélique : "Soyez en paix (tranquillité, har-

⁶ Mémorial, 70-71

monie, plénitude de joie...), parce vous avez 'belle apparence' aux yeux de Dieu, parce que vous 'attirez ses faveurs', parce qu'il vous aime gratuitement et que sa complaisance prend place en vous..."

Tel est le véritable sens de cette expression que l'on a longtemps traduite comme 'paix aux hommes de bonne volonté', comme si cette paix n'était destinée qu'aux gens de bien, laissant de côté les autres. C'était ainsi renforcer notre tendance à penser que Dieu ne nous aime que si, d'abord, nous sommes bons. C'est précisément le contraire de ce que dit le texte en annonçant l'amour inconditionnel qui est le propre du Père !

Et Jean-Marie - merveilleuse coïncidence ! - a une parole forte qui synthétise les deux pôles du cantique des anges dans l'évangile de Luc : gloire et paix. Gloire de Dieu, paix de l'être humain que Dieu aime tant.

"Il aime à nous voir dormir tranquilles sur son sein : **notre paix est sa gloire** -. Cette pensée est bien consolante et le cœur chrétien qui la médite en est ravi.⁷"

On perçoit dans cette parole comme un écho de "la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant"⁸ d'Irénée de Lyon, parole qui remonte aux débuts du christianisme, au 2^e siècle. Elle frappe de plus en plus la conscience religieuse actuelle. La finalité de la présence de Dieu est d'affirmer et d'accomplir la plénitude de la vie humaine.

Chez Jean-Marie cela s'exprime avec une grande audace : ce que Dieu veut et recherche, ce à quoi il travaille, c'est la plénitude de l'être humain. Il n'atteint sa gloire et sa plénitude que lorsque la paix se réalise en nous comme plénitude de notre humanisation.

- En cette expérience vive de se sentir en lien avec la source d'où tout s'écoule (celle qui explique notre soif), en cette expérience de recherche qui surgit d'une rencontre qui me précède ("Je te cherche parce que tu m'as trouvé") se trouve celle, la plus profonde et la plus vraie, que fit Jésus et qu'il exprima en désignant Dieu comme Abba. S'il nous est difficile de prendre Jésus au sérieux et de vivre comme il a vécu, c'est parce que nous n'avons pas encore fait l'expérience de Dieu comme notre 'Abba'. L'expérience de Dieu comme Abba a été la source de sagesse de Jésus, de sa transparence, de sa confiance et de sa radicale liberté. *Sans cela,*

⁷ Memorial, 13.2

⁸ Adversus Haereses, IV, 20, 7.

impossible de comprendre pourquoi et comment il a fait ce qu'il a fait.

L'expérience de la paternité, notamment au sens de passivité, c'est d'abord l'expérience d'avoir une origine, d'exister à partir d'un au-delà de nous-mêmes. Cette expérience couvre une double signification : celle de ne pas avoir en nous-mêmes la raison de notre être, puis celle de la recevoir comme un don de quelqu'un qui nous précède. "Etre fils c'est recevoir la vie et se recevoir en elle" (M. Henry). La réalité la plus radicale en Jean-Marie est ainsi définie par lui :

"C'est de la main du *Père céleste* que tout vient"¹⁰.

Etre fils, c'est être avant tout, objet d'un don gratuit, non pas tant pour la nourriture et le logement, mais pour la protection de la personne. Si bien que le plus important de ce don, sans lequel la condition du fils reste imparfaite, tient au fait de procurer un espace spirituel pour l'épanouissement de soi. Appeler Dieu 'Père', c'est toucher au plus profond de nous-mêmes - une profondeur où nous perdons pied, "un abîme sans fond d'où sort, venant je ne sais d'où, le flot que j'ose bien appeler *ma vie*"¹¹.

Et pour vivre cette expérience de fils aimé de Dieu 'père-mère', il n'y a rien à faire d'exceptionnel. Ce n'est pas une question d'efforts volontaristes : il suffit de consentir, de nous laisser attirer, de permettre que notre ego diminue pour parvenir à la pure simplicité.

"Exposer nos besoins et nos misères à notre Père qui est dans les cieux avec une humble confiance -. Ne point faire en le priant de violents efforts pour nous élever à de hautes considérations : lorsqu'il nous appelle et nous attire, suivre l'attrait de sa grâce, aller à lui avec la simplicité d'un petit enfant qui se laisse conduire par la main."¹²

Deux points importants ressortent de ce texte, points caractéristiques de la vie de Jean Marie de La Mennais : la 'connaturalité' présente à l'intérieur de la personne et le 'décentrement' de soi-même vers le centre de gravité que produit l'amour de Dieu en soi.

¹⁰ Mémorial, 84.

¹¹ Teilhard de Chardin, *Le Milieu Divin*, Seuil, Vol. 4, Œuvres complètes, 1957, p. 75.

¹² Mémorial, 18-19.

Se décentrer de soi, pour se centrer en Dieu seul et suivre la trace de sa grâce qui attire. Abandonner les images et les mots qui, sans le vouloir, tendent à emprisonner la réalité absolument débordante de Dieu.

Et marcher comme un enfant, simple, confiant, tenu par la main, ne faisant aucun effort pour suivre le chemin.

- On a raison de dire : "Le désespoir qui envahit les humains provient de l'oubli de leur condition de fils..."¹³. Pour répondre à ce désespoir, le psalmiste dit : "Si mon père et ma mère m'abandonnent, le Seigneur me recevra." La petite source d'où vient le fleuve de vie du fils a besoin, pour ne pas tomber dans le non-sens, de la source inépuisable de vie, de bien et de beauté que Dieu garantit pleinement. C'est ce besoin qui s'exprime lorsqu'on invoque Dieu comme 'père-mère'. Cette appellation évoque à juste titre l'expérience de Dieu par excellence, et le nom de 'Père-mère' est le nom même de Dieu.

L'appellation de Dieu-'mère' est une conception qui apparaît dès l'Ancien Testament comme métaphore de Dieu. Un amour radical, tendre, inconditionnel qui s'exprime en attitudes et gestes essentiellement maternels. Si parfois les relations de Yahvé avec son peuple ont pris des accents juridiques d'alliance, elles apparaissent à d'autres moments comme l'attitude que prend une mère envers son enfant. Aussi les comptes que Dieu demande au peuple passent d'une formule de jugement à l'expression de la douleur extrême, poignante, d'une mère qui montre que seul un amour indéfectible restera.

"Quand Israël était petit, je l'ai aimé, et d'Egypte j'ai appelé mon fils. Plus je les appelais, plus ils s'éloignaient de moi... Je les menais avec des attaches d'amour, avec des liens de tendresse. J'ai été pour eux comme quelqu'un qui porte son nouveau-né à sa joue, je me penchais et je leur donnais à manger... Comment pourrais-je te laisser, Ephraïm ; t'abandonner, Israël ? Mon cœur se tord en moi, mes entrailles s'émeuvent." (Os 11,1ss.)

La plupart des personnes qui ont étudié la vie de Jean-Marie et commenté ses traits caractéristiques, soulignent ses talents d'entrepreneur, ses dons d'organisateur, sa merveilleuse vocation de gestionnaire. Ils recourent à des images fortes comme *corsaire*, *courage de fer*, *restaurateur de chrétienté*... Tout cela est vrai certes, mais il faut aussi reconnaître que sa spiri-

¹³ A. Gesché, Dieu pour penser le Christ, loc. cit., p. 218, n. 1

tualité était beaucoup plus marquée par des expressions pleines de simplicité et d'affection spirituelle. Dans bien des formules de prière de Jean-Marie et dans sa conception de la vie spirituelle, apparaît intensément la tonalité d'une prière affective chargée d'accents maternels : le soin amoureux de Dieu - la Providence – comme l'aile qui abrite, la main qui met debout et guide, le sein qui enveloppe et apaise.

Sa conception de Dieu atteint des sommets surprenants d'audace. Dans ce passage, par exemple, où, à partir du psaume 99, il va jusqu'à affirmer que le désir essentiel de Dieu est de dévoiler sa miséricorde. Il se sent aimé de Dieu d'une manière radicale parce que Dieu est Amour en son être même.

"Nous sommes encore son peuple, nous sommes les brebis que sa main conduit ; il écouterait nos gémissements, car il est plein de bonté, de douceur, de compassion pour ceux qui l'invoquent ; et, selon la belle pensée de saint Jean Chrysostome, il aspire à enfanter sa miséricorde avec la même ardeur qu'une femme en travail attend le moment de sa délivrance."¹⁴

Aussi choquant que cela puisse paraître et être, les moments importants où j'ai fait l'expérience de Dieu comme père-mère sont ceux du décès de Marie, notre première fille.

Nous l'avions attendue si longtemps, nous avons mis tant d'espairs en elle... et d'un coup un fait inattendu et incompréhensible était capable de bouleverser notre vie... Comment le Dieu de la Vie peut-il consentir à cela ?

Tout a changé. Il faut renoncer à ma compréhension de Dieu. Il est au-delà de mes images, de l'idée que je m'en étais fait.

Laisser Dieu être Dieu.

Et, dans la douleur, je me sens mystérieusement, incompréhensiblement regardé, comblé, accompagné, aimé, soigné, débordé par sa Présence. C'est un courant qui m'enveloppe et m'accompagne.

Je sens le Dieu souffrant qui souffre avec moi, mais qui est beaucoup plus. Il échappe à mes regards réductionnistes. Il suscite en moi la confiance...

¹⁴ Mandement du Père, vicaire capitulaire, 1815.

c - Façonnés par Lui

● “Accorde, Seigneur, à nos corps fatigués, le repos nécessaire et fais que **la semence du Royaume**, que par notre travail **nous avons jetée en terre**, aujourd’hui germe et croisse pour la récolte de la vie éternelle”. Ainsi s’exprime une prière liturgique et beaucoup d’autres ont des accents similaires. Mal comprises, elles nous renvoient l’image de travailleurs affairés travaillant jour après jour, et du Royaume de Dieu comme un vaste champ fécondé par nos sueurs.

(Au sens véritable de l’expression biblique, le *Royaume de Dieu*, c’est Dieu lui-même, du point de vue de son agir dans ce monde et dans notre propre histoire.)

Face à cette représentation que nous pouvons nous faire, l’Évangile nous parle du Royaume – l’action de Dieu dans ce monde et dans l’histoire – comme d’une semence qu’un homme sème : “il dort la nuit et se lève le matin et la semence germe et grandit sans qu’il sache comment. La terre produit la récolte toute seule : d’abord la tige, puis l’épi, puis le grain dans l’épi” (Mc 4, 26-29).

De nouveau, un autre renversement intentionnel : ce n’est pas nous qui travaillons pour Dieu, c’est Lui qui travaille en nous et pour nous. Notre unique travail consiste à consentir à son action, à ouvrir tout grand notre esprit et notre volonté pour pouvoir être soulevés par son élan.

D’autres expressions comme “étendre le Royaume”, “édifier le Royaume”... nous inspireraient peut-être des images et des conceptions qui nous conduiraient à un travail fébrile, à nous considérer comme des chefs d’entreprise agressifs ou comme des architectes compétents et créatifs. Il est bon qu’un pieux Israélite nous communique son expérience dans le psaume 126 :

«Si le Seigneur ne bâtit la maison,
vaine est la tâche des maçons ;
si le Seigneur ne garde la ville,
c’est en vain que la garde veille.
En vain tu avances ton lever,
en vain tu retardes ton coucher

et tu manges un pain de souffrance
pendant qu'il veut combler son bien-aimé qui dort !»

Peut-être cela a-t-il été écrit par quelqu'un d'âge mûr, qui a cru, dans sa jeunesse, que son effort et son enthousiasme feraient de lui un parfait observateur de la Loi. Mais une fois parvenu à l'âge adulte, il reconnaît que tout le bien qu'il trouve dans sa vie est l'œuvre du Seigneur. L'amour fidèle et gratuit l'a enveloppé, lui a donné l'air qu'il respire tandis qu'il dort.

Peut-être ne prêtons-nous l'oreille à l'expérience de ce croyant que lorsque nous oublions un peu nos rêves de puissance et d'efficacité. C'est là un moment privilégié pour la vie spirituelle parce qu'il nous place à un carrefour :

- Nous pouvons nous engager sur le chemin du découragement et du scepticisme. Si nous faisons ce choix, nous finirons probablement dans le fossé d'une mélancolie résignée ou d'un amer repli.
- Ou bien, nous pouvons adopter une certaine naïveté, celle qui a cessé de se préoccuper de ses propres résultats et s'est ouverte à la contemplation étonnée de ce dont Dieu est capable si on le laisse faire. C'est l'attitude de sagesse de celui qui a compris que la fidélité ne consiste pas à faire de grandes choses mais de consentir à 'être' avec le Fils.

● Dire que Jean-Marie fut un 'homme d'action' est plus qu'une expression, c'est un portrait qui rend compte de sa vitalité et de son profil spirituel. Depuis sa jeunesse, son regard s'est peuplé des besoins urgents, d'un panorama humain et ecclésial qui l'engageait à un travail sans trêve. Déjà pendant qu'il se prépare au sacerdoce, il s'adonne à l'enseignement ; puis, devenu prêtre, en même temps qu'il est vicaire de paroisse, il réserve toute son attention au collègue ecclésiastique. Il exerce mille et une tâches pastorales : il passe des heures au confessionnal et à l'accompagnement spirituel. On le réclame sans cesse pour prêcher des missions dans les paroisses environnantes. Il consacre des heures à l'étude et à la réflexion tout en animant des groupes de jeunes.

Mais ces travaux épuisent ses forces et peuvent lui fermer l'horizon. On remarque dans une période de sa vie qu'apparaît dans sa correspondance et l'ensemble de ses réflexions, une situation d'épuisement, de dépression, de

perte d'optimisme vital qui pourtant le caractérisait même au sein des plus grandes difficultés. Ces réflexions se lisent dans ses lettres au cours de ces années :

"Nous ne nous laissons point de le répéter, *adhuc modicum ! encore un peu de temps*, et il n'y aura plus de temps....

Encore un moment et nous serons tous réunis dans le sein de bon Dieu : *adhuc modicum...*

Toedet me vivere (Vivre m'est à dégoût). Je le dis du fond du cœur, et je le redis encore, quand entr(er)ai-je dans la joie de mon Dieu ?...

Toedet me vivere. Ô Eternité, Eternité !...

Toedet me vivere in mundo et conversare cum creaturis (Vivre dans le monde, traiter avec les créatures m'est à dégoût)... O hommes, retirez-vous, laissez-moi avec mon Dieu... Allons donc, mon cher enfant, allons bien vite au ciel : *toedet me vivere*."

Ces lettres ont été écrites à des moments de fortes turbulences : la mort de son frère Louis-Marie, la faillite familiale, la maladie nerveuse de Féli, sa propre affection pulmonaire. A ces circonstances externes s'ajoutent aussi le repos forcé à La Chesnaie, l'abandon de ses travaux et son incapacité à répondre aux projets qui avaient pris corps depuis longtemps dans son esprit – projets qui lui étaient apparus à l'esprit comme en ouragan au soir du 13 novembre 1807, de quatre à cinq heures et demie, sous la forme d'un "Torrent d'idées vagues".

Il lui faudra retrouver le sens de ses travaux et de ses ardeurs. Ce sera un moment clé dans sa pensée et dans sa vie, la pierre angulaire qui lui permettra de vivre de l'intérieur toute son activité extérieure débordante. Il lui faudra découvrir que ce n'est pas lui qui pense, qui médite, qui recherche ou qui travaille, mais que c'est Dieu qui travaille en lui et se sert de lui :

« Ce qu'il y a de sûr, c'est que le meilleur de tous les remèdes, est de reposer doucement notre volonté dans la volonté de Dieu, **qui ne pense sur nous** que des pensées de paix, **qui ne médite sur notre misérable cœur** que des méditations d'amour.¹⁵ »

● La conscience de savoir que Dieu nous travaille et nous donne une confiance qui naît de l'espérance et non du désespoir, de la foi et non du

¹⁵ À M. Bruté de Rémur, *De ce monde-ci*, 16 août 1807.

découragement, de l'humilité et non de la prétention de maîtriser la vie et l'avenir.

« Je vois avec peine que vous êtes porté au découragement, cela ne vaut rien. Je vous recommande expressément de faire tout ce qui dépend de vous pour ranimer votre confiance; elle ne doit pas être fondée sur vos propres mérites, sur votre capacité et vos lumières naturelles ; mais (sur) Dieu même qui se plaît à employer les instruments les plus vils et les plus faibles. Soyez sûr qu'il ne vous abandonnera point, et regardez comme une tentation très dangereuse les pensées contraires. »¹⁶

● Notre tentation permanente (même si souvent nous la considérons comme une vertu) consiste à vouloir intervenir, à faire, à mériter, à accomplir... avec la conviction secrète que la prière, la vie spirituelle, le salut personnel et celui du monde, finalement, c'est notre affaire, quelque chose qui dépend de notre initiative, de notre effort, de notre générosité. Quand nous oublions que 'Dieu Seul suffit', nous nous laissons emporter par notre moi compulsif, fébrile et activiste qui renforce notre impression d'être des personnes efficaces et importantes. Et nous agissons avec l'autosuffisance de celui qui ne compte que sur lui-même, fermé à la grâce qui nous est toujours offerte au-delà de nos mérites.

Notre effort devrait plutôt s'orienter vers des dispositions qui nous font être disponible, nous vident de nous-mêmes, réduisent nos prétentions afin que nos talents soient transparents au Dieu dont ils découlent.

Simone Weil a formulé cela d'une manière très expressive en se servant d'une image :

« Il y a des gens qui essaient d'élever leur âme comme un homme pourrait sauter continuellement à pieds joints, dans l'espoir qu'à force de sauter tous les jours plus haut un jour il ne retombera plus, mais montera jusqu'au ciel. Ainsi occupé, il ne peut pas regarder le ciel. Nous ne pouvons pas faire même un pas vers le ciel. La direction verticale nous est interdite. Mais si nous regardons longtemps le ciel, Dieu descend et nous enlève. Il nous enlève facilement. Comme dit Eschyle : "Ce qui est divin est sans effort". Il y a dans le salut une facilité plus difficile pour nous que tous les efforts. »¹⁷

¹⁶ Au F. Ambroise le Haiget, Paris, le 14 décembre 1823.

Dans un conte de Grimm, il y a concours de force entre un géant et un petit tailleur. Le géant lance une pierre si haut qu'elle met très longtemps avant de retomber. Le petit tailleur lâche un oiseau qui ne retombe pas. Ce qui n'a pas d'ailes finit toujours par retomber.»

Se décentrer, se savoir instrument de l'action de Dieu, telle est l'attitude que Jean-Marie recommandera aux Frères :

" Vous voyez que votre mission a le plus admirable succès: n'allez pas vous attribuer cela à vous-même ; dites vous souvent que Dieu aime à se servir des plus misérables instruments, afin qu'il soit évident à tous les yeux que lui seul est auteur du bien qui se fait par ses pauvres créatures"¹⁸.

• Madeleine Delbrel, une mystique laïque du 20^e siècle, disait : “*Seigneur, si tu es partout, comment est-il possible que je sois ailleurs ?*”. Et presque toujours cet ‘ailleurs’ vers lequel nous fuyons est celui de notre activisme effréné qui nous donne un sentiment d’être très important quand nous entreprenons mille activités en faveur de Dieu, grâce auxquelles, évidemment, son Royaume ne s’effondre pas...

Et il est vrai que nous devons faire des choses pour lui, le désirer, et le rechercher ; mais il nous faut reconnaître que nous avons bien plus à faire : répondre à son désir, rester en attente, sortir de nos cachettes, nous laisser trouver.

D’où le regard et le cœur humble pour percevoir l’œuvre réalisée. La ‘grâce’ de l’évangile consiste à vivre la vie comme quelque chose qui requiert toute notre initiative, tout notre effort et tout notre générosité, et, en même temps, comme un don qui nous est fait.

Aussi Jean-Marie repoussait-il les conseils de l’abbé Blanc qui, rempli de zèle religieux, conseillait à Jean-Marie de faire paraître un article dans les journaux pour faire connaître l’œuvre des Frères dans les missions, pour le plus grand bien de l’Eglise de France.

L’abbé Blanc voudrait que l’on parlât dans les journaux du départ de mes Frères pour la Guadeloupe : moi, je ne veux pas - Les œuvres de Dieu ne croissent que dans l’ombre, et c’est dans la nuit que tombe la

¹⁷ S. Weil, *L'attente de Dieu*, La Colombe Paris, 1950, p. 191.

¹⁸ Au F. Hervé Monnerais, St. Brieuc, le 24 Juillet 1847.

rosée du ciel : voyez donc comme les petites plantes, de la nature de la mienne, languissent au soleil !¹⁹

Et il fera la même chose lorsqu'il aura à s'adresser aux instances officielles. Il sera énergique pour demander et réclamer les droits de ses Frères et de ses écoles, mais il préférera toujours le silence, la plus absolue discrétion, même jusqu'au scrupule, lorsqu'il s'agira de mettre en évidence son œuvre. Il était toujours conscient de n'être qu'un instrument, de se savoir façonné par Dieu.

« D'ailleurs, je vous l'avoue, j'ai une grande répugnance à parler des œuvres dont il a plu à Dieu que je fusse l'instrument ; car la gloire qui vient des hommes ne peut que nuire ; et ceci n'est pas seulement pour moi une vérité de foi, c'est encore une vérité d'expérience : je vous prie donc de nouveau très instamment, Monsieur, de ne rien imprimer de ce que je vous confie, et de n'en donner de copie à personne. Bornez-vous à une simple lecture ; c'est déjà trop peut-être. »²⁰

• Une telle certitude d'être avant tout "façonnés" par Dieu et que notre travail consiste à nous ouvrir à son Esprit, ne s'acquiert que par l'*expérience*.

- Jean-Marie a vécu des moments difficiles en élaborant, avec son frère Féli, l'ouvrage intitulé "*La Tradition de l'Eglise sur l'Institution des Evêques*". Il a passé de longues heures à rechercher, travailler, dialoguer, prendre des renseignements et des notes. L'urgence de la publication a été contrariée par des moments de repos obligé, à cause de la maladie... Et finalement l'édition a dû être clandestine, objet de poursuites policières, amenant son frère à fuir en Angleterre.

Voici la relecture qu'il fait de ces moments : la main de Dieu les a portés; c'est 'Son' œuvre.

"Plusieurs fois, épuisé de fatigue, j'ai été sur le point de m'arrêter en route et de m'endormir, comme ces voyageurs qu'un froid mortel saisit au milieu des neiges; mais enfin, la main de Dieu m'a relevé, poussé,

¹⁹ À Mlle de Lucinière, Ploërmel, le 8 Janv(ie)r 1838.

²⁰ À M. Rendu, Ploërmel, le 18 avril 1844.

soutenu, et les deux frères, s'appuyant l'un sur l'autre, sont arrivés, tant bien que mal, au but qu'ils se proposaient d'atteindre."²¹

Un texte reflète cette pensée de Jean-Marie comme une conviction qui structure sa vie. Il est important de le situer dans son contexte.

La lettre a le même destinataire, Bruté de Rémur, l'ami le plus intime de Jean-Marie, d'une amitié profonde et tendre. Cette lettre est écrite vingt ans après la précédente. Bruté de Rémur est maintenant évêque aux Etats-Unis. Il arrive en France alors que Féli vient d'être condamné par Rome. Les soupçons autour du nom de La Mennais font tache d'huile. Il lui arrive de censurer son ami intime Jean-Marie, pour avoir été trop condescendant envers son frère. Dans une accumulation d'accusations et de reproches, il lui fait remarquer que la Règle des Frères n'a pas l'approbation des évêques bretons. Jean-Marie lui répondra avec sérénité et humilité qu'il y a bien une approbation écrite de l'un des évêques et orale des autres, et qu'il est convenu avec ceux-ci qu'une approbation écrite viendra lorsqu'il aura terminé la rédaction définitive.

« Priez le bon Dieu qu'il me dirige dans ce travail [arrêter définitivement les Constitutions de notre société de Frères], et qu'il consolide le bien que j'ai entrepris pour sa gloire. Ah! Si je n'espérais pas en lui, et en lui seul, je n'aurais à cet égard aucune espérance! Des obstacles de toute espèce m'environnent: souvent mon courage défaille... Votre pauvre Jean est un bien pauvre homme. »

.....

Nous sommes des "sujets passifs"
regardés par Lui
aimés de Lui
façonnés par Lui :
nous n'avons qu'à ouvrir la porte à Celui qui frappe.

²¹ À M. Bruté de Rémur, St Brieuc, le 18 juin 1815.

**“Voici que je suis à la porte et que je frappe ;
si quelqu’un entend ma voix et m’ouvre la porte,
j’entrerai chez lui pour souper,
moi près de lui et lui près de moi”**

(Ap 3,20).

"Écris à l'ange d'une communauté très occupée, très distraite et un peu sourde :

Voici ce que dit celui dont le nom est "Parole de Dieu", dont la voix fait penser à la rumeur des grandes eaux :

"Je connais ta conduite, je sais que tu souhaites travailler à la gloire de mon Dieu et pour un monde fraternel. Tu te lèves tôt et te couches tard, tu accumules efforts et fatigues, tu vas et viens de réunion en réunion, tu planifies et programmes, tu définis des objectifs et formules des stratégies, tu portes des groupes et tentes de convertir ton talent en bons du trésor du Royaume.

Mais voici que tu cours le risque de croire que tout ceci est ton affaire, et cela te tient si accablée et si tendue que, lorsqu'un hôte inconnu frappe à ta porte, tu n'es pas capable de l'entendre. A force de travailler pour ton Seigneur, tu ne trouves pas de temps pour t'asseoir paisiblement à côté de lui et tu remets presque toujours de tenir silencieuse en sa présence.

Tu es constamment soucieuse de ce que tu 'fais', 'offres', 'souffres' ou 'sacrifies' pour son nom. Et tu négliges, en revanche, ce qu'il attend de toi en priorité : te confier à lui éperdument, n'avoir besoin de rien pour obtenir son amour, puisque tu as d'emblée trouvé grâce auprès de celui qui est pour toi Père et Mère. Son amour t'est offert inconditionnellement, au-delà des œuvres que toi tu pourrais faire.

Et si ton Seigneur est à ta porte en train de frapper, c'est parce qu'il veut souper avec toi . Et ce que tu as d'abord à faire c'est de consentir à croire à l'"incroyable" : que son désir de communion et d'intimité précède toujours le tien, que c'est pour lui que ta présence est un cadeau, que c'est lui qui a des plans et des initiatives ainsi que des paroles pour te conduire. Ainsi, le mieux que tu puisses faire, c'est d'ouvrir ta porte et de l'accueillir. Et, avec lui, entrera aussi dans ton cœur ce monde sans foyer qui attend dehors, dans le froid.

Le vainqueur se promènera avec moi dans le jardin, à la brise du soir, et je lui donnerai à manger du fruit de l'arbre de vie. Et lorsque le jour déclinera, je me tiendrai auprès de lui, chez lui, et nous dînerons ensemble.

Celui qui a des oreilles, qu'il entende ce que l'Esprit dit aux Églises".

2- UNE ATTITUDE FONDAMENTALE : UNE VIE QUI EST ACTION DE GRÂCE.

Dans son roman intitulé “*Journal d’un Curé de Campagne*”, Georges Bernanos met sur les lèvres du curé d’Ambricourt, à la voix claire et posée : “*Tout est grâce.*” Ce sont des mots que l’auteur emprunte à Thérèse de Lisieux pour les mettre dans la bouche du prêtre.

Dans ces mots trouve sa justification l’attitude la plus fondamentale de la vie chrétienne : si tout est grâce, toute la vie doit être une action de grâce fondée sur le constat que tout le réel est donné, reçu en cadeau, et que toute notre consistance personnelle tient de Dieu.

Un auteur fait dire à Dieu, dans le style de Charles Péguy :

"Entrez dans ma nuit comme en ma maison ;
et si, malgré tout,
vous devez me présenter quelque chose,
que ce soit d’abord une action de grâce
pour tous les services que je vous rends,
pour les innombrables bienfaits dont je vous comble chaque jour,
dont je vous ai comblés aujourd’hui même."

Si je suis pleinement conscient que tout ce que je suis et tout ce que j’ai, je le reçois du Père, de la Source, je sens en même temps que tout est grâce, que tout m’a été donné, que l’initiative aussi est une grâce du “*Père des lumières*” (Jn 1,17)... “Je peux tout en Celui qui me fortifie” (Phil 4,13), en celui qui me donne le dynamisme et la force. Dans cette expérience de ma faiblesse, je découvre que mon fondement (*Grund*) est beaucoup plus so-

lide et fort qu'il ne le serait s'il s'enracinait en moi-même. Je ne peux me soutenir seul, celui qui me soutient, c'est Abba, *Pater*"²²

Jean-Marie dira la même chose aux membres des groupes de jeunes (les "congrégations") qu'il formait dans les paroisses. Dans une instruction où il leur expliquait le premier commandement, il leur dira en des mots simples qu'il y a deux chemins pour parvenir à l'expérience chrétienne de Dieu : l'expérience de la grâce ("Dieu est la source") et, de manière paradoxale, l'expérience de la contingence ("notre misère et notre rien"). Et à partir de cette expérience se dégage logiquement l'action de grâce.

« Quoique jeunes encore, ne comprenez-vous pas, M. E., que notre intérêt même doit nous porter à nous acquitter exactement de ce premier de tous les devoirs ? Et ne sentez-vous pas que puisque le bon Dieu est le principe et le souverain maître de toutes choses, le moyen d'en obtenir les biens que nous désirons et dont il est la source, c'est de lui rendre de continuelles actions de grâces pour ceux que nous en avons déjà reçus, et de faire en sa présence l'humble aveu de notre misère et de notre néant ? »²³

a - Dynamique de la reconnaissance

Dans toutes les lettres de saint Paul, est exprimé en formules courtes, au contenu dense, le vivre chrétien comme vivre en reconnaissance du don de Dieu : "*Je rends grâce* à Dieu sans cesse pour vous, à cause de la grâce qu'il vous a prodiguée dans le Christ Jésus, car en lui vous avez été enrichis en tout, en toute parole et en toute connaissance" (1 Cor 1,3-6).

Mais c'est la lettre aux Colossiens qui nous met sous les yeux comment serait notre vie chrétienne dans le milieu de la '*grâce*'. Et la lettre, en plus du terme 'grâce' (*charis* en grec), utilise deux verbes de la même racine : *eucharistein* (rendre grâce) et *charizein* (faire grâce, pardonner) :

²² Raimon Panikkar, *La plénitude de l'homme : une christophanie*, Editions Siruela, 2004, p. 133.

²³ Sermons I, p. 132.

1- Grâce

En premier lieu, le mot **grâce** exprime la nouvelle situation où se trouve le chrétien à partir de l'irruption de l'amour de Dieu rendu présent dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus. De cette expérience naît la conscience d'être **gracié**, d'avoir accédé gratuitement à une nouvelle situation qui déborde tout mérite et toute attente. Toutes ces expressions de ladite Lettre aux Colossiens évoquent cette situation de '*grâce reçue*' :

"Grâce et paix à vous de la part de Dieu notre Père" (Col 1,2).

Tout a été concentré dans la première partie "**Conscience d'être un sujet passif**".

2- Rendez grâce, soyez reconnaissants

De l'expérience de grâce naît, dans un deuxième moment, l'urgence d'être reconnaissants (*eucharistein*):

■ Jean-Marie a eu un contact profond avec la spiritualité d'Ignace de Loyola, à travers la Congrégation des Pères du Sacré-Cœur de Jésus, fondée par le Père Picot de Clorivière, à laquelle il a appartenu un temps. Il était donc familier des textes des *Exercices* où est proposé, dès le début, l'examen général et où Ignace rappelle que "*le premier point est de rendre grâces à Dieu notre Seigneur pour les bienfaits reçus*" [43], action de grâce envers celui qui nous invite chaque jour. Et à la fin des *Exercices*, dans la '*Contemplation pour obtenir l'amour*', l'auteur répète que «*le premier point est de se rappeler les bienfaits reçus*» [234] et que la "*connaissance intérieure de tant de bien reçus*" rend capable "d'aimer et de servir en tout" [233]. L'action de grâce, attitude fondamentale de la vie, est la prise de conscience quotidienne de ce que je reçois, l'accueil des biens qui me sont donnés et des personnes qui viennent à ma rencontre. L'action de grâce, c'est aussi vivre, non pas dans l'attente de ce que je crois mériter mais qu'on ne me donne pas, mais plutôt dans l'accueil de ce que, sans l'avoir mérité ni espéré, ni même demandé, je reçois jour après jour.

■ La vie est généralement extrêmement discrète. Il ne faut pas espérer l'extraordinaire pour sentir vibrer le cœur en une reconnaissance admirative.

La nature

C'est un beau cadeau. Je le ressens comme un trésor. Je peux rendre grâce. Le sens de la reconnaissance développe ma sensibilité pour observer, contempler, admirer et valoriser les beautés qui m'entourent. Cette sensibilité favorise des états salutaires de satisfaction et de bonheur. Nous avons parfois les sens émoussés, la sensibilité annihilée, comme Jean-Marie le disait aux jeunes des "congrégations".

« Dieu, mes chers enfants, se montre dans tous ses ouvrages et l'on ne peut étudier la nature sans l'y découvrir à chaque pas. L'habitude que nous avons de voir les merveilles qui nous environnent nous rend moins attentifs, et nous jouissons des bienfaits du Créateur sans lui en rendre grâces, sans même admirer sa puissance et sa sagesse qui cependant éclatent de toutes parts dans l'univers. »²⁴

Le toit, le pain et la parole

Rendre grâces pour la vie, c'est rendre grâces pour le toit, le pain et la parole. Dans notre vie quotidienne nous avons un toit pour nous accueillir, un foyer où nous nous identifions comme fils d'un peuple avec ses racines et son identité, nous sommes d'un lieu et d'une famille. L'action de grâces consiste à reconnaître un don et non à remercier d'une possession.

« Dieu continue de bénir cette œuvre qui est si bien la sienne ; nous n'avons en vue que sa gloire, et lui-même daigne nous aider d'une manière admirable à la procurer, et ainsi à chaque retraite nous avons à lui rendre de nouvelles actions de grâces : vous voyez que cette retraite est plus nombreuse que la précédente. La maison de Ploërmel où nous allons établir notre principal noviciat est infiniment plus vaste et plus commode que celle de Josselin ; les encouragements et les ressources qui nous viennent du dehors ont augmenté ; un noviciat nouveau à Fougères et onze écoles nouvelles vont être fondées ; mais ce qui me console par-dessus tout, ce qui me fait concevoir pour l'avenir les plus douces et les plus belles espérances, c'est que vous vous êtes fortifiés dans la pratique et dans l'amour de votre sainte règle. »²⁵

Rendre grâces pour le pain et la parole implique rendre grâces pour la subsistance quotidienne, pour le pain matériel et pour le pain de la culture. Lorsque nous perdons cette dimension de gratuité dans nos 'pains' et dans

²⁴ Sermons I, 1220.

²⁵ Sermons II, 543.

nos 'paroles', nous pouvons tomber dans des comportements subtils d'orgueil et de vanité. Lorsque nous oublions que les biens culturels comme le savoir, la capacité de s'orienter dans le réel, la capacité d'analyser les événements, etc. sont des dons, nous pouvons les transformer en une arme brandie contre les incapables, les incultes, les dépourvus de relations sociales.

"Parlez-leur de temps en temps des avantages d'une bonne et chrétienne éducation ; faites-leur aimer ces écoles où la religion leur distribue de ses mains divines le pain de l'instruction non moins nécessaire à l'âme que ne l'est au corps le pain matériel dont il se nourrit, où l'enfance est formée à la pratique des douces et aimables vertus qui font le charme du premier âge et le bonheur de tous les autres, c'est-à-dire où l'on forme l'homme tout entier."²⁶

L'action de grâce ne consiste pas à remercier pour des richesses, mais à reconnaître des dons. Chaque jour est un cadeau, un don. Notre référent est la vie et non la mort. Plus nous nous entêtons à posséder la vie, plus nous sommes malheureux. Plus nous nous en détachons, plus nous sommes libres pour le service.

Voilà pourquoi Jean-Marie faisait appel à la reconnaissance pour tant de biens reçus et à l'action de grâces pour inviter au détachement lucide et joyeux de soi, pour reconnaître le don gratuit.

« Je remercie le bon Dieu des grâces qu'il vous a faites, et je suis fort heureux des nouvelles que vous me donnez de votre nouvelle position et de votre établissement...je ne puis que vous exhorter à continuer de donner tous vos soins à vos si chers petits enfants.²⁷»

3- Rendre grâce.

Finalement cette reconnaissance produit une attitude «qui fait grâce» (*charizein*) face aux autres, c'est-à-dire de miséricorde et de disposition au pardon :

« Comme élus de Dieu, consacrés et aimés, revêtus de compassion miséricordieuse, d'amabilité, de modestie, de patience, supportez-vous mutuellement, pardonnez-vous si quelqu'un a quelque motif de plainte

²⁶ Sermons II, 183.

²⁷ Au F. Anastase Gélébart. Ploërmel, le 25 décembre 1849

envers un autre ; comme le Seigneur vous a pardonné, faites ainsi vous aussi» (Col 3,12-14).

(Le ‘pardonnez-vous’ pourrait se traduire “faites-vous grâce” littéralement)

A un simple niveau humain de relation, le sens de la reconnaissance situe aussi ma relation avec les autres. Au-delà du négatif que je vois en eux, et qui habituellement est le plus voyant et le plus frappant, ce qui saute aux yeux, la volonté de rechercher ce qui mérite d’être reconnu m’amène à chercher chez les autres tout ce qu’il y a de bon en eux. Etre conscient de ce qu’ils apportent et de ce qu’ils m’apportent. C’est fondamental dans les relations de plus grande proximité : le couple, les parents et les enfants, les amis, les compagnons, les collaborateurs... Le sens de la reconnaissance, de même qu’il permet de développer une sensibilité pour la beauté, développe une sensibilité qui fait entrevoir le meilleur de chaque personne.”²⁸

Jean-Marie ne voudra pas mettre dans sa Règle le “chapitre des fautes”. Correction fraternelle, oui, mais indulgence, douceur, charité avant tout :

« Je veux, au contraire, qu’ils soient remplis d’indulgence, de charité pour leurs frères, et qu’ils les excusent plutôt que de les accuser et de les reprendre...grossissez leur cœur, s’il m’est permis de parler de la sorte, de simplicité, de douceur, d’humilité, de charité, et de joie, tout ira bien.²⁹ »

Cette idée d’indulgence, de pardon, de reconnaissance est un doux refrain obstiné au moment de donner des directives dans la pratique pédagogique, dans les attitudes des supérieurs, autant que dans les relations quotidiennes : « On gagne plus par l’indulgence et la douceur que par la sévérité », « Douceur et fermeté ».

- Parmi les notes du Mémorial, nous en trouvons une qui aurait pu figurer sans aucun doute comme modèle de comportement personnel :

"Éviter avec un soin extrême dans nos rapports avec les hommes, toute espèce de singularité. Bien prendre garde de les effrayer par un extérieur trop sévère; leur parler doucement; ménager leurs faiblesses j'allais dire presque respecter leurs défauts; on ne saurait prendre trop de

²⁸ Jonan Fernández, *Eduquer à être une personne*, p. 61ss.

²⁹ À l’Abbé Mazelier, Ploërmel, le 31 août 1825.

précautions pour ne pas achever de rompre le roseau déjà cassé, pour ne pas éteindre la mèche qui fume encore."³⁰

Cette gratitude active doit être caractéristique du style quotidien des Frères. Ainsi apparaît-elle simple, mais profondément soulignée dans les Règles :

"Qu'un fraternel amour règne entre tous les membres de la même communauté. Que chacun soit heureux de la joie des autres, souffre de leurs peines, et que tous se prêtent, pour aller à Dieu et pour accomplir son œuvre un mutuel appui, évitant les contentions, les rivalités, les secrètes jalousies, les paroles railleuses, tout ce qui blesse, tout ce qui sépare et altère la charité. »³¹

Dans cette dynamique on vit en plénitude la vie chrétienne.

Faire de l'action de grâces notre attitude fondamentale rend possible un mode de vie quotidien qui donne une autre saveur, un autre air. De la reconnaissance jaillit un état intérieur de joie, de disponibilité, de souplesse pour répondre aux appels de la vie. La reconnaissance éveille une sensibilité plus vive pour percevoir tout ce que la vie quotidienne comporte de don, et fait naître une générosité plus grande.

Notre activité, notre travail, surgissent naturellement lorsque nous vivons dans la gratitude. S'ils viennent d'une manière moins forcée, l'effort lasse moins, épuise moins. Nous accomplissons nos tâches non comme un fardeau imposé de l'extérieur, quelque chose à accomplir, quelque chose qui nous pèse, mais comme la mise en action logique, spontanée des talents et des capacités qui nous ont été donnés. Nous deviendrons bien moins dépendants des opinions des autres vis-à-vis de notre engagement et de nos services, et cela nous rendra capables de plus de spontanéité et de générosité, et de moins de calcul. Cela nous permettra aussi de chercher et de trouver une plus grande satisfaction à l'intérieur de nous-mêmes qu'à l'extérieur, là où c'est toujours plus sûr et durable.

Notre existence se vivifie lorsque l'on est sous la mouvance du don, lorsque nous agissons comme des hommes et des femmes reconnaissants. Cette revitalisation n'est possible qu'avec la conviction profonde que tout

³⁰ Mémorial, 17-18.

³¹ Règle de 1835.

ce que nous vivons est don et grâce. L'action de grâces est dialogue d'amour. Il faut du courage et de l'audace pour dialoguer avec l'Amour.

b - Points critiques de la reconnaissance

Tout cela est ainsi parce que Jésus l'a vécu. Jésus a tout considéré du point de vue de l'amour de Dieu. Son amour de Dieu comme son *Abba* d'amour n'a pas été seulement une expérience ponctuelle, un sommet. Pratiquement, cela signifiait que Jésus était conscient que tout, dans la vie, est don de Dieu, bénédiction. Il était profondément reconnaissant pour tout, parce que tout était œuvre du Père, œuvre d'un Dieu chaleureux, tendre et intime.

Il a passé sa vie au rythme d'un cœur palpitant de reconnaissance, manifesté par des paroles, des gestes, des attitudes. Sa vie dut être remplie de prières d'action de grâces. Parfois ces prières s'expriment dans les gestes eucharistiques de la dernière Cène : lever les yeux, prononcer la bénédiction...

A trois moments particuliers ces formules classiques dans les traditions juives deviennent spécialement expressives et nous indiquent des moments profondément significatifs et appelant de manière insistante une action de grâces :

1 - Rendre grâce face à un avenir menaçant

“A cette heure-là Jésus exulta dans l'Esprit-Saint et s'exclama : "***Je te rends grâce, Père***, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux savants, et tu les as révélées aux tout-petits ! Merci, Père, car tel a été ton bon plaisir !“ (Lc 10, 21-23)

Ce texte a souvent résonné en nous avec des accents d'amour envers les petits, de tendresse, de simplicité et de joie. Pourtant le contexte est tout autre. Depuis la fin du chapitre précédent, on voit que, pour la première fois, son message commence à produire de la méfiance, que les puissants ne l'acceptent pas dans leurs villes.

Il sent très fort que son projet provoque déjà les premiers refus. Les puissants ne vont pas l'accepter et il ne pourra compter que sur le noyau

des petits, des gens simples. De gros nuages s'accumulent à l'horizon comme présages d'un avenir tourmenté. Là, l'action de grâce prend une force très puissante. Si l'on vit dans la certitude qu'Abba agit avec attention et amour dans les événements de la vie quotidienne, on ne peut dire que : "Merci, Père !".

Jean-Marie a eu cette capacité de rendre grâce en prévision de situations complexes, d'avenir incertain. Cela lui arriva dans son enfance et il rendit grâce pour sa vocation et pour l'autorisation paternelle du 3 décembre 1800. Il vécut à Saint-Brieuc trois mois "*avec des poignards suspendus au-dessus de nous, insultés et menacés*". On pourrait multiplier les exemples. Un moment où il doit changer radicalement ses perspectives d'avenir est celui du commencement de l'envoi missionnaire : un avenir incertain, difficile, imprévu et peu sûr. Et c'est là que son action de grâce résonne le plus fortement.

"Le départ prochain d'onze de mes frères pour les Colonies multiplie mes embarras : mais, cette occupation là me semble bien douce pourtant, quand je pense au bien qu'ils vont faire : j'en juge par celui qu'ont déjà fait les frères qui les ont précédés dans ces belles missions. Dieu soit béni ! Joignez vous à moi pour lui rendre grâces ! " ³²

2 - Rendre grâce dans la petitesse et la fragilité

"Il y a ici un gamin qui a cinq pains d'orge et deux poissons, mais qu'est-ce que cela pour tant de gens ?... Jésus prit les pains, ***prononça l'action de grâce*** et se mit à les distribuer à ceux qui étaient allongés et de même le poisson, tout leur content" Jn 6, 9/12.

Dans le texte de la multiplication des pains, le caractère eucharistique ressort clairement non seulement des paroles, mais des gestes qui les accompagnent. Jésus rend grâce avec la solennité de la bénédiction juive. Et à côté de cette solennité liturgique, le texte nous suggère au verset 9, la fragilité, la pauvreté, la misère : celui qui possède le peu de vivres, ce n'est pas un enfant (*pais*), mais un gamin (*paidarion*); les pains ne sont pas de blé, mais d'orge ; et les poissons ne sont pas fraîchement pêchés du lac (*ixthus*) mais séchés, peut-être de salaison (*opsarion*).

³² À Mlle De Lucinière, Ploërmel, le 25 octobre 1843.

C'est tout un contexte de vulnérabilité personnelle, de pauvreté de moyens, de fragilité, de manque de ressources humaines. C'est là le moment opportun pour bénir le Seigneur de qui tout procède, qui donne consistance à notre être.

Tout a procédé de Dieu (Dieu Seul) dans la vie de Jean-Marie. Et son œuvre, celle que beaucoup ont exaltée durant sa vie, a commencé de façon bien insignifiante. A l'origine, il faut rendre grâce à Dieu pour sa main bienfaitrice, parce qu'il ne peut y avoir de commencements plus rudimentaires, plus discrets et plus pauvres...

« J'ai commencé mon œuvre dans ma chambre, à Saint-Brieuc, avec deux jeunes bas-bretons parlant à peine français et ne sachant pas plus que moi ce que nous allions faire. Nous savions seulement que nous voulions, Dieu aidant, établir des écoles chrétiennes dans nos campagnes, où nous craignions qu'on en établît, malgré nous, de mauvaises. Peu à peu, le grain de sénévé est devenu un grand arbre, sous lequel viennent se réfugier aujourd'hui une multitude d'enfants - *A Domino factum est istud* (Voilà ce que Dieu a fait) »³³

Au soir de sa vie, le 19 mars 1857, dans une circulaire, il évoque son histoire et la relit avec un regard reconnaissant. C'est le regard de sagesse qu'il a projeté sur tout ce qu'il vivait et faisait.

« Quand je pense à ce petit grain de sénévé que je jetais en terre il y a quarante ans, sans trop savoir ce qu'il deviendrait, mais à la garde de la divine Providence, il m'est bien doux, après tant d'années de labeur et d'épreuves, de voir aujourd'hui votre œuvre se développer de plus en plus en Bretagne, s'implanter dans le Midi de la France et s'étendre jusqu'au delà des mers. A cette vue, je ne puis que me confondre moi-même, et m'écrier avec l'Écriture : Oui le doigt de Dieu est là. »

3 - Rendre grâce par avance

Dans le passage suivant, apparaît de nouveau le motif eucharistique exprimé par le geste de "lever les yeux" et une action de grâce de grâce de Jésus absolument surprenante dans le récit de la mort de son ami Lazare.

³³ A l'abbé Boucarut, le 12 janvier 1844.

Jésus, de nouveau très ému, s'approcha du tombeau. C'était une grotte dont l'entrée était fermée par une pierre. Jésus dit :

- Enlevez la pierre.

Marthe, la sœur du défunt, lui dit :

- Seigneur, il sent déjà, car cela fait quatre jours qu'il est mort.

Jésus lui répondit :

- Ne t'ai-je pas dit que si tu crois, tu verras la gloire de Dieu ?

Ils enlevèrent la pierre et Jésus, *les yeux au ciel*, dit :

- Père, je te rends grâce parce que tu m'as exaucé. Je sais que tu m'exauces toujours, mais je dis cela pour le bien de ceux qui sont ici, afin qu'ils croient que tu m'as envoyé.

Ayant ainsi parlé, il cria d'une voix forte :

- Lazare, viens dehors !

Et le défunt sortit, les mains et les pieds liés par des bandelettes et la tête enveloppée d'un linceul. Jésus leur dit :

- Détachez-le et laissez-le aller.

Et Jésus est capable de rendre grâce au Père, en prévision de son action de salut. La réanimation de Lazare ne s'est pas encore produite que Jésus lui rend déjà grâce de l'avoir écouté. Ainsi s'exprime une profonde communication entre Fils et Père. Jésus est capable de 'prédire' le dessein de salut de Dieu.

Jean-Marie est habité par une conviction fondamentale :

"Après tout, qu'importe ce qui arrivera? Les hommes ne sont que d'aveugles instruments des desseins de Dieu, desseins toujours pleins de miséricorde et de bonté sur ses élus : *omnia propter electos* (Il fait tout pour ceux qu'il a élus)."³⁴

C'est pourquoi, au travers des circonstances difficiles ou adverses, il voit toujours au-delà un chemin de salut qui incite à la confiance. Telles sont les clés de sa direction spirituelle des Frères : leur ouvrir les yeux sur la certitude que tout finira bien, que nous sommes dans les mains de Quelqu'un de plus grand.

« Je sais combien votre position est délicate, et combien elle exige de précautions et de vigilance; mais je vois, en même temps, la main de Dieu étendue pour vous soutenir et vous défendre. »³⁵

³⁴ À Querret, St. Briec, le 30 J(anvi)er 1816.

³⁵ Au F. Ambroise Le Haiget, Ploërmel, le 2 décembre 1838.

Le même Jean-Marie a constaté que l'avenir est en bonnes mains et que les prévisions humaines se sont soldées par un échec fracassant. Aussi confessa-t-il avec humour et ironie :

« Il n'y a point de providence! - Et pourquoi donc? - C'est qu'hier soir au coin de mon feu, j'ai tout arrangé, tout disposé avec tant de justice et tant de sagesse que j'étais sûr que l'Europe serait en paix pendant un siècle. - Et la gazette de ce matin m'apprit que l'Europe était en guerre. - Après cela, croyez en Dieu !³⁶

³⁶ Mémorial, 32.

C'est l'heure du soir et le soleil a la couleur rose qui annonce un crépuscule serein. C'est un automne placide et je me trouve, sans y penser, à regarder le paysage d'arbres et de rochers, caressé d'un air tiède qui invite à l'étonnement.

Je dis "je regarde le paysage", mais ce n'est pas certain. Ce sont les variations de ton des hêtres, les rochers escarpés où miraculeusement fleurit un arbuste, le son rythmé des cloches des vaches, les choses qui s'emparent de moi et me 'regardent', m'enveloppent, m'étourdissent par leur beauté...

Je sens qu'elles sont là, qu'elles ont été là des années et des années, mais "aujourd'hui c'est moi qui ai été là", cible de leurs couleurs, de leurs odeurs, de leurs rythmes...

J'éprouve une émotion étonnante : tout ce débordement de beauté n'est pas à moi, mais pour moi. Et le mystère de la grandeur dont on me gratifie suscite en moi un murmure qui se fait cri : "Merci !"

Et voici que je passe en revue mon histoire : ma vie, ma naissance, ma famille, ma formation... mais c'en est même gênant d'écrire "ma", parce que rien n'est mien, tout est don, cadeau, offrande gratuite que moi seul ai reçu. Et je laisse échapper, ou ce soulagement ressenti m'échappe : "Merci !". C'est une reconnaissance que je savoure, qui, à mesure que je l'exprime, envahit mon être de ses échos...

Je m'attarde sur des figures et des images vives. Et je te rends grâce là où tu te montres comme origine d'une énergie vitale et d'une force de résistance qui m'étonne chaque jour. Ainsi, lorsque je me représente Eugénie, qui, en trente ans, a déjà vécu mille vies déchirées, prier tout haut et te dire : "Mon Dieu..., Tu..., Vous m'avez tiré toujours vers l'avant...", je sens que dans ce «vous» résonne l'harmonie du grégorien, la splendeur du gothique et le feu des mystiques. Ou bien lorsque je vois le visage et les yeux de Raïssa racontant qu'elle est arrivée ici enceinte de neuf mois tenant par la main un autre enfant, et «comment elle ne connaissait personne et n'avait pas d'endroit où aller, comment elle dormait sur un banc du parc. Mais j'ai eu de la chance, parce que c'était l'été et parce que je sentais aussi que Dieu était avec moi...».

Et je vais, effleuré par le sentiment que la vie acquiert une nouvelle saveur, les personnes un nouveau relief, le train-train de chaque jour un nouveau sens, plein de bonheur.

3- UN APPRENTISSAGE NECESSAIRE : LA CONTEMPLATION

Chaque jour nous sommes reçus de la main de Dieu. Toute la réalité en laquelle nous nous mouvons et qui nous enveloppe est don. Ce n'est que du dehors d'elle-même, de Lui, qu'elle reçoit sens et origine.

Nous pouvons arriver à "savoir" ces principes, ou arriver à "connaître" une réalité, mais la reconnaître, c'est tout autre chose. La reconnaissance perce la réalité jusqu'à la découvrir comme un don de quelqu'un pour moi, pour nous. Pour connaître les choses, la foi nous est nécessaire. Les reconnaître en leur qualité de don n'est pas possible sans elle.

Pour parvenir à cette reconnaissance (gratitude admirative) nous devons adopter une attitude de base : la contemplation.

a - Ce que la contemplation n'est pas

Il faut bien préciser ce que l'on met sous le mot de contemplation. Dans ce mot, il y a une invitation à regarder en profondeur et à admirer joyeusement la vie et le monde ; mais il est possible que nous associons quelques fois la contemplation à quelque chose de purement passif ou d'esthétique, ou bien que nous la réduisons à une expérience délimitée de notre vie.

A propos de l'esquisse d'une spiritualité chrétienne pour l'avenir, la déclaration de K. Rahner est bien connue : "Le chrétien de demain sera mystique ou ne sera pas chrétien". En employant le terme 'mystique', K. Rahner ne désignait pas un sujet d'expériences extraordinaires, mais un croyant qui, en pleine vie, fait l'expérience personnelle de sa foi.

De manière analogue, la contemplation n'est pas liée à des moments récurrents dans le temps, à des rites spéciaux, à des milieux spécifiques. Ce terme peut être associé dans notre esprit à ce que recouvre l'expression 'vie contemplative', avec toute son aura : grégorien, nature, oiseaux, fontaines dans le cloître...

Or le mot ‘contemplation’, en termes ignaciens, revient à deux moments denses et décisifs dans le livre des Exercices :

- En ce qui concerne la prière comme regard posé sur l’humanité de Jésus, elle cesse d’être réflexion (oraison mentale), pour devenir contemplation. Elle n’est pas spéculation, discours moral ou conceptuel. Contempler, c’est regarder, goûter intérieurement, ouvrir les yeux du cœur pour que le Dieu de la vie entre et se tienne à nos côtés pour dîner (Ap. 3,20). Il s’agit de regarder Jésus avec le cœur.
- S’agissant de la “contemplation pour obtenir l’amour”, le mot ‘contemplation’ désigne "l’entrée dans l’exercice de la perception de la présence de Dieu en toutes choses et, en retour, de notre propre présence à Dieu en toutes ces choses... La contemplation suscite une prière ancrée sur les situations et accroît la capacité à se conformer au jour le jour à l’action divine"³⁷. Il s’agit de regarder avec le regard de Jésus.

Il n’y a ici aucune recherche de lieux extraordinaires, de moments particuliers. Le contact, chaque matin, avec la Parole est à portée de main, pour, qu’ensuite, on retrouve son impact au long de la journée.

b - Qu’est-ce que contempler ?

Un texte de Jean-Marie peut être une clé pour comprendre ce qu’est la contemplation.

" Rester toujours dans une totale dépendance de l’Esprit de Dieu et ne le contrister jamais : être attentif à reconnaître ce qu’il demande de nous ; le consulter souvent et lorsque nous hésitons sur le parti à prendre, lui demander avec une ardeur nouvelle qu’il soit la lumière de notre cœur. *Det nobis illuminator oculos cordis* ³⁸

C’est dans la dernière partie que se trouve condensé ce qui pourrait être une définition de la contemplation : voir la vie et y discerner des choix à la lumière de Dieu. Pour cela Jean-Marie s’appuie sur un texte de Saint Paul (Ep. 1,18): “Qu’il illumine les yeux de notre cœur”. Voilà ce qu’est contempler : Voir la vie avec les yeux de Dieu.

³⁷ Cf. Adrien Demoustier, *Trouver Dieu en toutes choses*, Christus n. 159, p. 8.

³⁸ Mémorial , p.15.

Le contexte de cette citation de Jean-Marie est très significatif. Il s'agit d'une citation du Mémorial, cahier de notes personnelles de Jean-Marie, écrites du 1^{er} avril 1809 (date consignée dans le manuscrit), jusqu'à probablement avril 1818. Ces notes nous aident à mieux connaître ses préoccupations les plus intimes et sa manière de réagir spirituellement.

A l'intérieur de ce cahier, il y a quelques 17 paragraphes intitulés *Avis spirituels* : paragraphes qui expriment le condensé de la spiritualité de Jean-Marie. Il les a corrigés plusieurs fois puis envoyés à tel de ses amis comme vademecum pour l'accompagnement spirituel. La citation précédente est le premier de ses Avis spirituels.

Autre détail important : il s'agit d'un regard qui part de ce qu'il y a de plus central dans la personne : le cœur. En plus de ce texte du Mémorial, p. 15: "**les yeux du cœur**", Jean-Marie utilise des expressions semblables et ayant la même force :

" Écouter Dieu dans la méditation ; ouvrir **les oreilles du cœur** pour recevoir sa sainte parole " (Mémorial, p. 18 ; Avis spirituels XI).

« Demandons à Dieu, par d'humbles et continuelles prières qu'il nous donne **l'intelligence du cœur**, sans laquelle nous ne pourrions rien comprendre de ses divines leçons ni pénétrer ses mystères " (A Bruté, le 2 mars 1809)

Le cœur au sens biblique est le centre de la personne, non seulement des sentiments, mais aussi des pensées, des décisions : c'est le noyau le plus personnel de la personne, "le soi-même".

Contempler c'est donc apprendre à voir la vie comme Dieu la voit et déchiffrer son mystère selon la sagesse communiquée par Quelqu'un de plus grand que nous appelons Père. Cette définition élargit le concept de contemplation, en brisant les murs du cloître où nous l'avions enfermé : elle devient un parc public où nous sommes invités à entrer.

Ce fut le chemin de tous les croyants. Israël l'a vécu lors de son long exode : les Hébreux ont fait l'expérience de cette nuée qui protégeait leur marche dans le désert : "Lorsque la nuée s'arrêtait, les fils d'Israël dressaient leur campement" (Nb 9,17). Yahvé était pour eux un Dieu nomade qu'ils rencontraient sur leur route et qui se mêlait à leur histoire. C'est pourquoi, là où d'autres ne voyaient que des choses, Israël voyait des signes : l'eau, le feu, la lumière, le rocher, l'orage, la nourriture, tout portait la trace de la présence de Celui qui agissait dans leur vie, qui écoutait leur cri et descendait les libérer (Cf. Ex 3,7-8).

c - La réalité, sacrement de la Présence

Un des maîtres de la théologie médiévale, Hugues de Saint-Victor fonde son système sur cet aphorisme souvent répété : *Omnia sunt sacramenta*. Tout est sacrement.

Pour les croyants "*en esprit et en vérité*", Dieu émerge dans la densité même des choses, des personnes et des événements, et c'est là qu'ils sentent qu'il veut être écouté, servi et aimé. Le monde et l'histoire, loin d'être un obstacle pour la rencontre avec Dieu, en deviennent pour eux la médiation obligée.

C'est le sens du numéro 8 du Directoire de la Règle des Frères.

"Pour maintenir intact l'élan initial, le Frère renouvelle souvent le don de tout son être ; il demande à l'Esprit Saint d'ouvrir son cœur à une foi qui lui fera *voir le monde, les hommes, les événements*, avec le *regard* du Christ.

Dans la lecture de l'Évangile, nous commençons à comprendre qu'être contemplatif, c'est entrer en contact avec la réalité comme le faisait Jésus, et que cela implique non seulement la vision, mais aussi l'écoute, le sentir, le toucher, le dire, le silence...

C'est pourquoi le samaritain devient pour nous un modèle d'identification. De manière si authentiquement contemplative, il a eu un regard d'amour pour l'homme gisant au bord du chemin, son cœur s'est ému, ses pas se sont arrêtés auprès du blessé, ses mains se sont mises à le soigner. De même cet homme spécialisé dans les perles qui a su reconnaître entre ses mains celle qui en valait la peine et qui a vendu tout le reste pour l'acheter nous ouvre à la vraie prière.

Contempler la réalité, c'est la pénétrer pour y rencontrer Dieu. Jésus voyait les lys et les oiseaux et, à travers eux, reconnaissait un Père à l'amour tendre et prévenant. Il remarquait une femme rayonnante, heureuse d'avoir trouvé une pièce de monnaie perdue, et il y découvrait un pardon de Dieu inépuisable...

Tout au long de l'Évangile, nous assistons à une relation éducative patiente de Jésus avec ses disciples. Il s'agit de leur communiquer son expérience du Royaume. Sa pédagogie par l'expérience est touchante : il pro-

cède par essai, tentative ou provocation. Il cherche des comparaisons, des exemples. Il emploie une infinité de moyens pour leur faire partager sa manière de voir la vie. Il était conscient, en effet, qu'eux et nous avons besoin de tout cela, comme les enfants ont besoin des épaules de leur père pour apercevoir le cortège royal ou l'arrivée d'un personnage important que leur petitesse ne leur permettrait pas de voir.

Si nous acceptons de voir les choses de ce point de vue, selon cette nouvelle sagesse, ce que nous voyons n'est pas un mysticisme rapporté à la vie, mais la vie telle qu'elle est, vue par le Père. Aussi, être contemplatif, ce n'est pas un luxe spirituel, mais la seule manière possible de vivre dans la vérité. Le contraire de la contemplation, ce n'est pas ce que, dans l'ascétique traditionnelle, on appelle l'activisme, mais quelque chose de beaucoup plus grave : le mensonge.

d - Jean-Marie : Dieu trouvé dans le quotidien

Jean-Marie considère comme essentiel de *comprendre le temps* dans lequel Dieu lui a donné de vivre et de travailler, comme un temps de grâce. Relever les traces Dieu dans les événements humains.

" Pour moi, je ne renonce point à l'étude de l'histoire de ces temps prodigieux auxquels la divine providence nous a destinés, à l'étude de cette révolution qui a si douloureusement agité notre berceau, et qui, je crois, doit nous survivre : qu'y a-t-il donc de plus *utile* et de plus *sérieux*?" ³⁹

« Je me borne à observer que généralement on ne tient pas assez compte, dans toutes les œuvres de ce genre, des changements qui se sont opérés depuis vingt-cinq ans dans les idées, dans les habitudes et dans les mœurs des hommes". ⁴⁰

Il lit chaque jour les journaux, il les parcourt rapidement. Pendant le repas, au noviciat de la Congrégation de Saint-Pierre à Malestroit, on lit des articles des quotidiens pour connaître et prendre le pouls de l'actualité. Lorsqu'il voyage il prend avec lui bon nombre de livres et de journaux pour profiter du temps libre.

³⁹ À Querret, le 25 octobre 1815.

⁴⁰ À M. Bruté de Rémur, le 26 Juin 1815

Jean-Marie, pénétré de la “*spiritualité du moment présent*”, ne perd pas une occasion d’éduquer ses fils à rencontrer Dieu à tout moment, avec une grande liberté intérieure.

"Lorsqu'on est détourné de ses devoirs par quelque empêchement légitime, doit-on réparer les manquements dans un autre temps ? Par exemple, il m'est arrivé deux fois depuis un mois de ne pouvoir faire ma lecture spirituelle pendant le temps destiné pour cela. Devais-je prendre sur le temps de l'écriture ou sur tout autre temps pour l'achever?" - "Non", répond-il à cette demande.

"Lorsque vous êtes dérangé par des occupations extraordinaires et inévitables, vous n'êtes pas tenu de faire les exercices que vous avez dû omettre. Sinon vous risquez de tout manquer" (Au F. Ambroise, 1824)"

Vous n'êtes pas obligé de faire les exercices spirituels que vous n'avez pas faits sans que ce soit de votre faute" (Au F. Lucien, 1831).

Voici un article qui se trouvait dans les Règles de 1825, 1835, 1851 et 1865 : il est très caractéristique de cette spiritualité ignacienne, “contemplation dans l’action”, que Jean-Marie s’efforce d’inculquer à ses disciples.

“Lorsque vous conduirez les enfants à la messe, veillez sur eux avec beaucoup de soin : les regards que vous jetez de temps en temps sur vos élèves, pour observer de quelle manière ils se comportent à l’église, ne sont point de vraies distractions: tout ce qu'on fait pour le salut des âmes et pour la gloire de Dieu est une sorte de prière qui lui est agréable.”⁴¹

e- Une pratique de base : la relecture de vie

“*Relecture de la vie*”, “*prière d’alliance*”, etc... ce sont différentes mises en œuvre de l’exercice que proposait Ignace de Loyola et qu’il appelait “examen”.

Il ne s’agit pas d’une analyse : J’ai fait bien ou mal, j’ai négligé les défis que je dois relever pour avancer à la suite de Jésus, dans ma vie spirituelle. S’il en était ainsi, Jésus me reprocherait de tenir une comptabilité spiri-

⁴¹ Règle de 1825, 105.

tuelle de style pharisien : "Je suis... je jeûne...je paie...je...". (Cf. Lc 18, 11-12)

Il s'agit de reconnaître le caractère sacramental de la réalité, des personnes et des événements. Il s'agit de passer en revue la journée pour y découvrir le passage du Seigneur, y découvrir son visage dans celui des personnes, d'écouter sa voix dans les appels de l'histoire, de sentir le parfum de ses pas sur les sentiers de la vie.

Jean-Marie n'a-t-il pas pratiqué cela lorsqu'il a écouté Dieu par la voix de Mgr De Lesquen pour fonder une Congrégation, lorsqu'il a découvert la volonté Dieu dans la lettre de Rosamel et a commencé l'aventure missionnaire, lorsque dans les besoins des plus faibles il a contemplé le Seigneur devenu fragilité et enfance exposée ?

La relecture de vie nous aide à exercer le regard, la perception, l'interprétation, la sensibilité pour voir Dieu résidant en tout, imprégnant tout de sa Présence, de son action. Elle nous introduit à voir comment "il est de cœur en chaque chose". Cela ressemble un peu à ce que nous dit "le Petit Prince ».

« Ma vie est monotone. Je chasse les poules, les hommes me chassent. Toutes les poules se ressemblent, et tous les hommes se ressemblent. Je m'ennuie donc un peu. Mais, si tu m'apprivoises, ma vie sera comme ensoleillée. Je connaîtrai un bruit de pas qui sera différent de tous les autres. Les autres pas me font rentrer sous terre. Le tien m'appellera hors du terrier, comme une musique. Et puis regarde ! Tu vois, là-bas, les champs de blé ? Je ne mange pas de pain. Le blé pour moi est inutile. Les champs de blé ne me rappellent rien. Et ça, c'est triste ! Mais tu as des cheveux couleur d'or. Alors ce sera merveilleux quand tu m'auras apprivoisé ! Le blé, qui est doré, me fera souvenir de toi. Et j'aimerai le bruit du vent dans le blé...

Le renard se tut et regarda longtemps le petit prince. »

Cet exercice de chaque jour permet à notre quotidien de s'ouvrir à l'expérience de Dieu, d'en être illuminé. On parle parfois de certains milieux de vie ou de certaines activités concrètes où une expérience personnelle d'ouverture et de rencontre avec Dieu peut se faire plus facilement. Mais l'expérience de Dieu ne se fait pas de manière automatique : elle dépend beaucoup des attitudes que nous adoptons dans la vie. Nous situer

‘d’une manière contemplative’ est plus déterminant pour l’expérience de Dieu que les tâches ou les milieux où nous sommes physiquement impliqués.

Dans la relecture de la vie l’homme apprend à reconnaître qu’il ne s’est pas donné à lui-même son existence, mais qu’il la reçoit d’un autre, qu’il ne se donne pas lui-même un sens à sa vie, mais qu’il le reçoit d’un Autre.

L’important est de nous laisser modeler par cette pratique constante : “Relire la vie pour y relire Dieu”⁴².

⁴² *Supplément à Vie Chrétienne*, n° 354.

SOMMAIRE

1- UNE ATTITUDE FONDAMENTALE : SE LAISSER GUIDER.	5
A - REGARDES PAR LUI	6
B- AIMES DE LUI	10
C - FAÇONNES PAR LUI	15
2- UNE ATTITUDE FONDAMENTALE : UNE VIE QUI EST ACTION DE GRÂCE.	23
A - DYNAMIQUE DE LA RECONNAISSANCE	24
1- <i>Grâce</i>	25
2- <i>Rendez grâce, soyez reconnaissants</i>	25
3- <i>Rendre grâce.</i>	27
B - POINTS CRITIQUES DE LA RECONNAISSANCE.....	30
1 - <i>Rendre grâce face à un avenir menaçant</i>	30
2 - <i>Rendre grâce dans la petitesse et la fragilité</i>	31
3 - <i>Rendre grâce par avance</i>	32
3- UN APPRENTISSAGE NECESSAIRE : LA CONTEMPLATION	36
A - CE QUE LA CONTEMPLATION N'EST PAS	36
B - QU'EST-CE QUE CONTEMPLER ?	37
C - LA REALITE, SACREMENT DE LA PRESENCE	39
D - JEAN-MARIE : DIEU TROUVE DANS LE QUOTIDIEN	40
E- UNE PRATIQUE DE BASE : LA RELECTURE DE VIE	41